l'inhumain d'un univers hostile, aucun peuple n'a édifié de telles figures de ces puissances démoniaques qui pour l'homme primitif sont le ressort du monde.

La structure formelle si étrange des œuvres précolombiennes montre une agglomération composite d'éléments imbriqués les uns dans les autres sans aucune continuité (fig. 7, cf. p. 199) ; on en trouve la clé dans le système d'écriture hiéroglyphique des Mayas et des Aztèques. A la différence de l'égyptienne qui alignait successivement et rationnellement des signes pictographiques et idéogrammatiques, l'écriture mexicaine agglomérait ces signes les uns aux autres, de manière à former de véritables images-rébus. Cette écriture est tout à fait caractéristique du stade primitif de la pensée qu'on a appelée « prélogique ». Incapable encore de cette opération déductive qui décompose en analyses et reconstruit en synthèses, l'esprit ne peut appréhender le monde autrement que d'une façon globale dans un complexe d'apparences discontinues et cependant simultanées. L'introduction d'un principe de continuité, d'un ordre de succession dans le chaos des phénomènes est le propre d'une pensée rationnelle capable de projeter dans la multiplicité discordante du monde, des lignes de force intellectuelles. Ce don intellectuel, qui est le don divin, les Égyptiens et les Chaldéens, en étaient pourvus ; il se traduit dans leur art par la conception toute intuitive encore — chez les Grecs elle sera consciente — de principes unitaires qui ordonnent les divers éléments formels composant l'œuvre, en la soumettant aux lois du rythme, de la cadence, des proportions. Dans un bas-relief égyptien tous les gestes sont liés par la continuité d'une arabesque ; le choix qui préside à la construction des monstres, tant égyptiens que sumériens, a lui-même un caractère rationnel ; leur assemblage est commandé chez les Nilotiques par un équilibre architectural, chez les Mésopotamiens par une loi de formalisme interne. Aucune continuité linéaire ne se laisse suivre dans un bas-relief aztèque, de brusques syncopes en brisent sans cesse l'unité, c'est un chaos de formes empruntées à tous les règnes de la nature ; le seul rythme qui associe entre elles ces formes est comparable à celui de certaines danses sauvages qui sont faites d'une série de tressaillements frénétiques. C'est un rythme en quelque sorte « sismique », celui de l'énergie brute en action que ne commande aucune puissance intellectuelle. Nous connaissons assez la pensée cosmologique mexicaine pour savoir que pour elle l'univers est un milieu, vraiment démoniaque, hétérogène et inorganique, où l'évolution n'est pas le résultat d'un devenir, mais n'obéit qu'à des mutations